

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 14 (1964)
Heft: 5

Artikel: Message chrétien et mythe : à propos de R. Bultmann (Kerygma und Mythos) et de ses critiques
Autor: Miéville, Henri-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MESSAGE CHRÉTIEN ET MYTHE

A PROPOS DE R. BULTMANN (*KERYGMA UND MYTHOS*)
ET DE SES CRITIQUES

La différence des points de vue représente, sous une forme nouvelle, la même opposition que celle qui s'incarne en Kierkegaard et Schleiermacher (le Schleiermacher des *Reden*). Ce ne sont pas deux générations ou deux époques qui s'affrontent, mais plutôt deux tempéraments intellectuels et religieux, deux types d'esprits, l'esprit « prophétique », selon la terminologie de Heiler ou de Delacroix, et l'esprit « mystique ». Intellectuellement, cette opposition se traduit par deux façons de concevoir *l'idée d'éternité* : l'une, l'eschatologique, qui la *temporalise* ; l'autre, la mystique ou « l'idéaliste » (mais ce terme prête à bien des équivoques) qui la conçoit comme le *nunc stans*, comme la présence de l'immuable, du « nécessaire », du subsistant par soi, de l'absolument valable *en tout moment du temps*.

D'après cette dernière façon d'entendre et de vivre la vie de l'esprit, celle-ci trouve son accomplissement en toute victoire qu'elle remporte sur les forces d'inertie et de dispersion, de destruction, qui sont un facteur nécessaire, une condition de son existence et de son exercice (d'où le mythe de Satan). D'après l'autre conception, la vie de l'esprit n'existerait, n'aurait de sens qu'en vue d'un accomplissement total et final qui surviendra en un moment H du temps (retour du Christ, fin du monde, jugement dernier, béatitude et damnation, etc.).

Ni Bultmann (dans les textes que je connais de lui), ni Kümmel (dans l'article qu'il lui consacre dans la *Theologische Zeitschrift* de Bâle, sept.-oct. 1951) n'ont dégagé avec assez de netteté cette dualité des points de vue qui ne peut être élucidée que si l'on dépasse le terrain de la théologie.

Ce que Kümmel montre très bien contre Bultmann, c'est que le « message », le kérygma du Nouveau Testament reste lié, dans la pensée de Jésus, comme dans celle de ses plus grands disciples et interprètes (Paul et Jean) à la conception eschatologique de l'éternité,

c'est-à-dire de l'idée de l'accomplissement final et définitif en une ou plusieurs étapes.

Si la conception eschatologique de l'éternité est de l'ordre mythique, il faudra conséquemment admettre avec Kümmel que le kérygma néotestamentaire fait corps avec certaines représentations mythiques. Si on le tient pour valable (pour vrai) *en sa teneur originelle*, on doit alors attribuer au mythe eschatologique une valeur de vérité (et non pas seulement celle d'un symbole). La formulation en langage mythique ne sera plus seulement une « forme de langage » (*Aussageform*) ; *l'accomplissement total* en un moment final du temps devient une assertion *théorique*, et elle devra, comme telle, satisfaire aux critères rationnels de cohérence et de concevabilité.

Si elle n'y satisfait pas, si elle n'est qu'une imagination plus ou moins inconsistante, lorsqu'on la prend au pied de la lettre, quelles en sont les conséquences concernant la valeur de vérité du kérygma chrétien ?

Je crois qu'elles sont considérables et je comprends fort bien l'opposition parfois violente de la théologie que j'appelle traditionnelle aux conceptions de Bultmann et à celles qui lui sont apparentées. Il peut sembler en effet que la « substance » du kérygma soit alors perdue. Les esprits appartenant au type religieux « prophétique », et même la plupart de ceux qui ont fait, au contact de la personne du Christ, l'expérience du renouvellement, d'une libération spirituelle, seront presque nécessairement amenés à en juger ainsi. Lorsqu'ils ne sont pas philosophiquement avertis et exigeants, ils passeront outre aux contradictions et aux incohérences du mythe eschatologique (je les ai marquées dans mon étude sur « La signification des mythes religieux »¹). Pour justifier leur théologie (s'ils éprouvent le besoin de la justifier), ils invoqueront soit le principe d'autorité (biblicisme protestant ou autorité de l'Eglise), soit une théorie pragmatiste de la connaissance. Un besoin très naturel de simplification et de généralisation (qui se manifeste tout le long de l'histoire des religions) les conduira à déclarer, sur la base de l'expérience qu'ils ont faite ou en invoquant l'autorité des instances bibliques, que le Christ est le seul sauveur, l'exclusive et unique « incarnation » de Dieu. Ils déclareront à ceux qui verront dans cette doctrine une forme que prend la pensée mythique que finalement c'est là une affaire de « foi ». Ils ne voudront pas admettre que cette foi (ou mieux cette croyance) comporte une large *part de construction humaine*, qui porte la marque d'une époque dans l'évolution de la pensée. Et ainsi s'éternisera le débat entre ceux qui estiment que l'on peut conserver au kérygma néotestamentaire le sens qu'il avait aux yeux

¹ Dans *Foi et raison*.

des fondateurs du christianisme, et ceux qui jugent que la valeur durable (la valeur « éternelle ») du message du Christ n'apparaît clairement que quand on le dépouille de son enveloppe mythique. Pour ceux-ci il ne réside pas dans le fait que le Christ est l'incarnation de Dieu en un personnage historique unique dont l'activité prépare le dénouement de l'histoire à la fin des temps et qui n'a nulle commune mesure avec aucun autre, mais il consiste dans l'incomparable rayonnement de sa personnalité au contact de laquelle nous sentons que seul l'esprit de vérité, de charité et de justice peut donner un sens à la vie présente que nous avons à marquer du sceau de l'esprit selon les forces qui nous ont été dévolues. En cela réside le « salut » qui nous permet de vivre en confiance : symboles du « Père céleste » et du « Royaume ». Tout le reste est « enluminure » (dira le « croyant » moderne). Et le croyant de style ancien lui répondra : Vous faites erreur, ce qui vous est « enluminure », pour moi est « substance ». Et nous voici au point crucial : « Hier scheiden sich die Geister ». De la substance du message évangélique on se fait une idée différente *selon ce que l'on pense de ce qu'est en son essence la vie de l'esprit*. (C'est ce que je disais au début de cet exposé.) Est-il besoin que l'individu que nous sommes se sache assuré de durer éternellement, de ressusciter, mais dépouillé de certaines de ses caractéristiques individuelles comme le sexe, pour qu'il lui soit possible de donner un sens à ses actes, de les marquer au coin de la spiritualité ? Ou bien notre participation à l'éternité consiste-t-elle dans le fait que nous pouvons, quelque limité que soit le temps de notre existence individuelle, nous mettre au service de « valeurs » éternelles (telles que vérité, beauté, justice), *la « grâce » divine étant le souverain et efficace attrait que ces valeurs exercent sur nous*, non pas en tant qu'« idées abstraites », mais en tant qu'*incarnées en de nobles existences*, en celle du Christ éminemment, mais non pas exclusivement, et *devenues des « exigences » de ce sentiment intérieur que nous appelons notre conscience*, devenues des forces spirituelles en nous, des forces capables d'un rayonnement qui nous dépasse, levain dans la « pâte humaine » selon l'image que le Christ a forgée ?